CHRISTIAN
SALMON

L'EMPIRE DU DISCRÉDIT

LES
LIENS QUI
LIBÈRENT

DU MÊME AUTEUR

Le Rêve mathématique de Nicolaï Boukharine, Paris, Le Sycomore, 1980.

Tombeau de la fiction, Paris, Denoël, 1999.

Censure ! Censure !, Paris, Stock, 2000.

Devenir minoritaire. Pour une politique de la littérature, entretiens avec Joseph Hanimann, Paris, Denoël, 2003. (Traduit en italien.)

Verbicide, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2007.

Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits, Paris, La Découverte, 2007. (Traduit en anglais, espagnol, italien, grec, serbe, coréen…)

Storytelling, saison 1. Chroniques du monde contemporain, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

Kate Moss Machine, Paris, La Découverte, 2010. (Traduit en anglais, espagnol.)

Ces histoires qui nous gouvernent, Paris, J.-C. Gawsewitch, 2012.

La Cérémonie cannibale. De la performance politique, Paris, Fayard, 2013. (Prix de l'essai 2013, traduit en anglais, espagnol, italien.)

Les Derniers Jours de la V^e^ République, Paris, Fayard, 2015.

Le Projet Blumkine, Paris, La Découverte, 2017. (Traduit en anglais, italien, espagnol.)

L'Ère du clash, Paris, Fayard, 2019. (Traduit en italien, espagnol.)

La Tyrannie des bouffons, Les Liens qui libèrent, 2021.

L'Art du silence, Les Liens qui libèrent, 2022.

EN COLLABORATION

« Entretiens avec Milan Kundera », *Paris Review*, repris *in* Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986.

À bâtons rompus avec Bohumil Hrabal. Entretiens, Paris, Critérion, 1991.

Autodafé (revue du Parlement international des écrivains), Paris, Denoël, publiée de 2001 à 2005 simultanément en anglais, espagnol, portugais, italien, grec, russe.

Christian Salmon

L'EMPIRE DU DISCRÉDIT

LLL Les Liens qui libèrent

ISBN : 979-10-209-2321-9
© Les Liens qui libèrent, 2024

« On montre du doigt, on s'indigne, on fait un éclat, pour écarter, pour mettre à distance de soi et des autres – de soi sous le regard des autres – cela même par quoi on est en danger d'être attiré, séduit ou piégé. »

Marcel Detienne, *L'Invention de la mythologie*.

Préface

Alors que je corrigeais les épreuves de ce livre, les élections législatives des 30 juin et 7 juillet 2024 ont rendu manifeste le discrédit qui ronge notre démocratie. L'empire du discrédit que j'ai tenté de décrire dans ce livre à travers ses mythes et ses rituels a pris soudain une forme concrète. Les citoyens de cet empire se sont mis en branle à l'occasion de ces élections comme une armée des ombres mobilisée à l'appel d'une force obscure qui remontait de tout le pays. Pendant ces trois semaines de campagne, j'ai eu le sentiment que les figures du discrédit que j'avais épinglés dans les pages de mon entomologie imaginaire s'échappaient de mon livre pour s'avancer dans le monde de la réalité…

Le soir du 7 juillet, il s'est passé un événement d'importance : un simulacre s'est effondré devant un autre simulacre. Le simulacre du macronisme s'est effondré devant le simulacre du lepénisme. Que le macronisme se soit manifesté depuis son élection en 2017 comme un simulacre n'est plus à démontrer. Né du vide politique crée par l'impossibilité pour François Hollande de se représenter, il n'avait fait que reconduire ce

vide dans toutes les positions possibles, se tenir dans ce vide, survivre dans ce vide et lui donner ses formes et ses couleurs. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, le vide du pouvoir se manifestait chez Emmanuel Macron par une surabondance d'images et de récits, une surenchère d'effets spéciaux, capable de créer l'illusion « fantastique » ou spectrale du politique.

Jamais un président n'avait convoqué durant son mandat une kyrielle aussi échevelée de masques. Ainsi on l'avait vu imiter Tom Cruise en uniforme de l'armée, jouer au tennis en fauteuil roulant, revêtir le maillot de l'OM ou un costume d'aviateur, emprunter le T-shirt de Zelensky ou jouer les sous-mariniers, les pompiers, exhiber des biceps de boxeurs…

Macron a fait basculer la politique dans l'univers immersif des séries TV. Il ne connaît d'autres lois que celles du suspense, de la surprise, du coup de théâtre. Depuis 2017, les épisodes se succèdent à un rythme effréné. Le président accélère le tempo, bouscule le calendrier, les cent jours, l'acte II, la mi-mandat, l'entrée en campagne, le grand tournant, un nouveau rendez-vous, la dissolution… Le turn-over des épisodes supplée l'impuissance politique.

Loin d'être improvisée, la « séquence » de la dissolution de l'Assemblée nationale avait été écrite, scénarisée, mise en images comme un épisode de série télévisée. Macron est un accélérateur d'intrigue. Ses conseillers qui ont fait leurs classes devant les séries politiques comme *West Wing* ou *House of Cards* sont des virtuoses du *cliffhanger* plutôt que du calcul intégral. Au moment d'annoncer sa décision dimanche 9 juin,

le président n'avait-t-il pas fait référence à la série *La Fièvre* diffusée fin mars sur Canal +, qui décrit un pays au bord de la guerre civile sous l'influence corrosive de l'extrême droite.

La décision de dissoudre l'Assemblée qui avait pu apparaître soudaine et irréfléchie avait « mûri » en fait dans des discussions en petit comité semblable à ces *writer's rooms* où s'élaborent les épisodes des séries télé plutôt que dans des réunions interministérielles… « Je leur ai balancé ma grenade dégoupillée dans les jambes, a dit le Président selon *Le Monde*. Maintenant on va voir comment ils s'en sortent[1]… »

« Ils », ce sont les partis d'opposition qui l'ont empêché de gouverner depuis 2022 et à qui la grenade était destinée. Mais rien ne s'est passé comme prévu. Tout porte à croire que cette grenade a éclaté dans ses propres jambes, ou qu'on la lui a renvoyée comme une grenade lacrymogène, symbole de son autoritarisme depuis sept ans.

On apprenait que le Premier ministre et ses prédécesseurs avait été tenus à l'écart de la décision présidentielle, élaborée en secret dans un restaurant avec une poignée de conseillers – pour que « le secret tienne », révèle un des participants, « ravi de ce coup de théâtre ». Cette décision était celle d'un « showrunner » qui refuse de se laisser voler la conduite du récit. Ses derniers mots lors de sa déclaration au soir du 9 juin en soulignent clairement l'enjeu narratif : « Choisir d'écrire

1. Solenn de Royer, « "Emmanuel Macron, qui a déclenché cette dissolution pour piéger les partis, s'est piégé lui-même" », *Le Monde*, 15 juin 2024.

l'histoire plutôt que de la subir. » Mais l'histoire a ses sautes d'humeur, ses rebonds imprévus. Il arrive qu'elle avance en zigzaguant. Rien dans cette dissolution ne se passait comme prévu. Le président prestidigitateur qui charmait son public avec ses tours de magie avait perdu de sa superbe. Les cartes s'étaient embrouillées dans ses mains et, du chapeau de la dissolution n'était pas sorti le lapin attendu, mais la figure énigmatique de Jordan Bardella.

Car le simulacre du lepénisme s'était aussi effondré. Il s'était effondré dans sa victoire même. Parvenu aux portes du pouvoir, il était apparu par la nature problématique de ses candidats et l'élagage de ses mesures sociales comme un vecteur du discrédit qui couvait dans la société et le modèle d'une gestion autoritaire de la crise.

Le RN, porté par la famille Le Pen depuis un demi-siècle n'est pas un parti politique comme les autres. On peut même douter qu'il soit un parti politique au sens strict. Il ne suffit pas de se présenter aux élections pour être un parti démocratique. C'est un mouvement poreux (sans structure démocratique, ni procédures démocratiques de gestion des conflits comme ont pu en faire l'expérience les numéros 2 successifs du FN, Bruno Mégret, Carl Lang ou Florian Philippot…). C'est une marque déposée, une « franchise » familiale, qui « fixe » sous un label commun (le drapeau national) les électorats volatils, les causes perdues : que ce soient les plus anciennes, compromises dans les guerres coloniales et l'anticommunisme, ou les nouvelles, engagées contre les élites mondialisées. Le RN est un parti caméléon, capable de

s'adapter à toutes les frustrations et de capter toutes les pulsions dans une logique de marketing. C'est sa modernité, car les adhésions politiques ne se font plus sur le registre des idéologies et des convictions mais sur celui du désir et des attentions.

Catégorie par catégorie, génération après génération, le virus du lepénisme a gagné toute la société, avant de se refléter dans la figure aseptisée de Jordan Bardella. Car Bardella est une figure intéressante. « Je suis de la génération Disney » disait Jean-Marie Le Pen, Bardella, lui, est de la génération TikTok. Sur le site de vidéos courtes, il s'affiche en train de mordre dans une pomme, d'ouvrir un paquet de crocodiles Haribo, en expliquant : « Je n'ai pas pris mon goûter », ou d'avaler quelques bonbons avant de monter sur scène, accompagné de ce commentaire inspiré : « Quelques bonbons avant de monter sur scène, c'est important, non ? » Succès garanti. Le leader du RN a tout le temps faim comme Matteo Salvini qui avait l'habitude de poster sur Twitter, pizzas, cannellonis, et crème nutella… Bardella n'a pas besoin d'être crédible, puisqu'il ne représente rien, puisqu'il n'est rien, mais que, n'étant rien, il l'incarne parfaitement.

On cherche des raisons objectives à son succès, Toujours la même analyse paresseuse, l'invocation des « causes objectives » (l'insécurité, l'immigration, la colère populaire, etc.) mais c'est ne rien comprendre au lepénisme qui n'a nul besoin de programme ou de valeurs puisqu'il se nourrit du discrédit général.

Exclu pendant des décennies de toute représentation nationale, le lepénisme s'est infiltré dans la société comme un virus

et plus encore comme un désir. Rien n'est plus désirable que « le mal » ou ce qu'on désigne comme tel. À chaque élection, on rejoue le théâtre de l'antifascisme, alors qu'il s'agirait de comprendre des agencements de désir. Étant hors-jeu, le Rassemblement national vit et se nourrit de l'exclusion du système de représentation. Il est l'emblème de tout ce qui n'est pas représenté et dont le jeune Bardella est devenu la figure présentable. Une figure présentable de l'imprésentable.

Pas étonnant que les médias aient tant de mal à le présenter et même à le nommer.

Steve Bannon, l'ex-conseiller de Donald Trump, devrait pouvoir les aider. Invité au xvi[e] congrès du Front national à Lille en mars 2018, il lança à l'adresse des militants frontistes, aux côtés d'une Marine Le Pen hilare comme à l'accoutumée : « Laissez-les vous appeler racistes, xénophobes, islamophobes… Portez-le comme un badge d'honneur[2]. »

Jordan Bardella était le simulacre parfait, une sorte de robot conversationnel qui aurait absorbé les data du lepénisme, ses tics de langage, ses gestes lissés jusqu'au mimétisme. Pendant les débats de la campagne électorale, son rythme d'élocution était fascinant. Une bouche d'ombre qui débitait à toute vitesse des réponses aux questions posées, sans hésitation, sans émotion, sans réflexion. Et s'il lui arrivait d'hésiter entre deux énoncés, ce n'était pas un signe de réflexion mais l'effet d'une surcharge d'informations, un bug. Son style est à la fois

2. Lucie Soullier, « Steve Bannon, invité vedette du congrès du FN : "L'Histoire est de notre côté" », *Le Monde*, 12 mars 2018.

personnel et impersonnel, cordial et mécanique, courtois ou agressif. Bardella, c'est le stade IA du lepénisme qui reproduit les data du discrédit. La référence à l'intelligence artificielle n'est pas simple métaphore.

« À rebours des courants conservateurs de l'extrême droite, écrivent Clément Guillou et Alexandre Picard dans *Le Monde*, le président du Rassemblement national adopte sur l'IA des accents technophiles. » Son conseiller en intelligence artificielle est Laurent Alexandre, un militant du transhumanisme. « "À 27 ans, Jordan est de la génération geek numérique. Peu de politiques s'intéressent à l'IA et au futur comme lui", affirme l'essayiste qui prétend ne pas s'aligner sur les positions politiques du RN mais qui préconise quand même de "renvoyer les clandestins en Afrique par la force militaire"[3]. »

« Si les partis et militants d'extrême droite s'emparent de ces outils, estime le chroniqueur radio Axel Beaussart, à l'origine d'un mouvement d'internautes né après la dissolution de l'Assemblée nationale, c'est "qu'ils ont besoin de l'IA pour donner vie à leurs obsessions. Ça nous fait beaucoup rire quand on les voit créer des images venues de leur inconscient. Ce sont des peurs tellement irréelles qu'ils ont besoin de l'IA pour les représenter"[4]. »

3. Clément Guillou et Alexandre Piquard, « Comment Jordan Bardella tente d'exploiter le thème de l'intelligence artificielle », *Le Monde*, 2 octobre 2023.

4. Morgane Tual, « Comment l'extrême droite a utilisé l'intelligence artificielle pour faire la campagne des législatives », *Le Monde*, 4 juillet 2024.

Ce à quoi on a assisté pendant ces élections anticipées, c'est à un véritable krach démocratique comparable à un effondrement boursier quand des détenteurs d'une classe d'actifs décident de s'en débarrasser en provoquant un afflux d'ordres de vente. D'où son caractère massif et soudain. Ainsi les électeurs du Rassemblement national se sont débarrassés des principes démocratiques, comme autant d'acquis démonétisés : citoyenneté, droit du sol, égalité devant la loi. Le tout innervé dans une crise de croyance générale dans la politique. Mais cette vague spéculative s'est heurtée à une autre vague, un mouvement massif des électeurs de gauche et du centre visant à défendre la démocratie comme le font les banques centrales lorsqu'elles interviennent pour sauver la monnaie. C'est la logique immanente du discrédit qui finit toujours par se discréditer lui-même. Celui qui fait campagne par le discrédit périra par le discrédit.

« La Cacanie, écrivait Robert Musil dans *L'Homme sans qualités,* décrivant la décomposition de l'Autriche-Hongrie, était, dans l'actuel chapitre de l'évolution, le premier pays auquel Dieu eût retiré son crédit, le goût de vivre, la foi en soi et la capacité qu'ont tous les États civilisés de propager au loin l'avantageuse illusion qu'ils ont une mission à accomplir. » C'est une définition parfaite de notre impasse démocratique.

Bienvenue en Cacanie !

Christian Salmon

Le 8 juillet 2024

OUVERTURE

Fractales du discrédit

Le discrédit est partout. Discrédit des rituels et des formes de légitimité du pouvoir. Discrédit des langages autorisés. Discrédit de la parole publique et des formes du savoir, du mérite. Discrédit de la représentation. Ce monstre aux mille visages obéit au rythme fiévreux de notre temps, il saute de la sphère privée à la scène publique, des réseaux sociaux aux unes des magazines. Il comble les désirs inavoués des individus et enflamme les grandes passions collectives. Il inspire les tendances de la mode et les lents mouvements d'opinions, les théories du complot les plus absurdes et les « fluctuations de la Bourse ». Il parcourt la planète jour et nuit telle une onde invisible et soudain s'emballe, provoquant des tsunamis de haine et de colère. Tout acte, toute pensée, toute parole lui sont redevables. Mais le mutisme de l'époque est aussi son œuvre. Il est le silence et le cri. L'émeute et l'effroi.

Depuis la victoire du Brexit et l'élection de Donald Trump en 2016, on lui prête des pouvoirs occultes, des affinités

secrètes avec les algorithmes. Il serait le carburant des réseaux sociaux, soufflant sur le mécontentement des foules, embrasant les commentaires. Le discrédit nourrit les soulèvements populaires, laissant libre cours aux pires instincts xénophobes comme aux mécontentements légitimes. Il prend les formes les plus diverses, empruntant ses slogans à la vindicte populaire et enflammant les beaux quartiers dès qu'il s'agit de défendre l'ordre moral menacé. Il creuse tous les espaces de légitimité (de la parole, du savoir, du mérite, de la représentation), destituant les mythes les plus enracinés dans la mémoire collective et cultivant une croyance paradoxale, la *profanation de toute croyance.* Le discrédit ne propage pas la foi mais l'incrédulité. Il inspire les nouvelles mythologies, retourne de fond en comble l'inconscient collectif. Le discrédit rend l'abject désirable, l'indignité admirable, le scandaleux estimable.

Face au « cercle de la raison » qui avait conduit le monde à la crise de 2008 s'est constitué un « cercle du discrédit », enflammé par la colère des peuples qui a trouvé dans les réseaux sociaux sa chambre d'écho, mais aussi son « format », sa syntaxe et ses codes, créant ce que l'on pourrait appeler une « sous-culture de l'incrédulité ». Le décrochage des discours officiels, leur décalage par rapport à l'expérience des hommes ont ruiné la crédibilité de tous les récits officiels. Les notions d'inconscient collectif et d'archétypes ont été mises à l'épreuve du discrédit, trempées dans l'eau saumâtre des réseaux sociaux, elles se sont mises à refléter le monde à l'envers, la dégradation des valeurs, le travestissement des normes.

« Le théâtre du monde », pour reprendre la vieille métaphore de la représentation, est méconnaissable, détruit de fond en comble comme au sortir d'une catastrophe. Ni le théâtre des opérations en temps de guerre, ni le théâtre politique dans les assemblées, ni celui des luttes sociales dans les rues n'ont été épargnés par la puissance corrosive du discrédit. Sur la scène des médias survoltés errent les dernières figures de la politique et de la culture, zombies errant sans but et sans conviction, le politicien bouffon maître des réseaux, l'animateur cynique des *talk-shows*, les influenceuses de YouTube, les stars de la télé-réalité, les traders corrompus érigés en figures victimaires, les adolescents des réseaux sociaux millionnaires en nombre d'abonnés. Ces anti-héros triomphent sous les signes du vulgaire, du scatologique et de la dérision… Ils incarnent une sorte d'idéal-type négatif, le « plouc » revêtu d'une patine de notoriété. Leurs performances consacrent une forme de sacralité kitsch, de statuaire dégradée dont le rappeur gangster serait la figure de proue caricaturale.

Le *trash-talk* (provocations verbales, bouffonneries, chambrages, autoglorification, insultes) pratiqué par les stars de la boxe et du basket-ball pour gagner en notoriété et promouvoir leurs combats légendaires s'est étendu à tous les sports, au poker ou aux jeux vidéo en ligne, et plus généralement à toute activité soumise à la concurrence, jusqu'à devenir un outil permanent du management des entreprises et du marketing. Le *trash-talk* est une figure de style qui consiste à déstabiliser l'adversaire ou à galvaniser ses propres troupes

en usant de métaphores et autres hyperboles provocatrices. Il est devenu si dominant qu'il produit son propre lexique, le « Lexique du *TrashTalker* », une kyrielle de synonymes et de néologismes que le site spécialisé #trashtalk suggère d'ajouter au Petit Larousse[1].

Partout le *trash-talk* ravive les passions, mobilise les partisans, tente de désarçonner l'adversaire. Les politiciens y ont recours quand il s'agit de décrédibiliser l'adversaire (voir le fameux « Ferme ta gueule » adressé du haut de la présidence du Sénat à un opposant politique). Plus qu'un langage grossier, le *trash-talk* est devenu le principe performatif à la base de tout divertissement populaire, de la télé-réalité aux débats télévisés, selon lequel les experts du sport et de la politique produisent à partir de petites questions portées à l'extrême des affrontements génériques. C'est l'art de créer de la rivalité quel qu'en soit le sujet. Cela peut être le bien contre le mal, le grand contre le petit, ou l'offensive contre la défense. La même tendance se reproduit en ligne où les comptes de médias sociaux d'entreprise tentent de gagner des abonnés en déclenchant des guerres sur Twitter ou sur TikTok.

Dans les pages qui suivent, je me suis efforcé d'analyser une série d'événements, de situations ou de figures apparemment sans rapport, mais qui ont pour point commun d'être les symptômes d'un même mal, que l'on peut identifier

1. Clément Hénot, « Les néologismes de TrashTalk : les nouveaux ajouts à suggérer au Petit Larousse », *#TrashTalk*, 27 décembre 2016.

comme le *mal du discrédit*[2]. Au cours d'une enquête qui s'est étalée sur une quinzaine d'années (2008-2023), j'ai vu se propager le mal du discrédit tel un incendie qui s'étendait à partir de foyers dispersés, obéissant aux mêmes principes, appliquant le même mode opératoire, se propageant sur les mêmes terrains de la crise écologique, économique, financière, politique puis de la crise sanitaire, adoptant partout les mêmes formes carnavalesques.

Si la logique du discrédit, vérifiable à maints endroits de la vie sociale et dans de nombreux nœuds des réseaux sociaux, n'est pas contestable, une question demeure qui a accompagné l'écriture de ce livre et produit le constant étonnement de son auteur. Comment le phénomène du discrédit s'impose-t-il à des univers sociaux éloignés les uns des autres ? Comment le discrédit se communique-t-il à toutes les formes de discours (politique, scientifique, médiatique…) ? Comment se transmet-il si rapidement, sautant d'un champ d'activité à l'autre (la vie politique, la crise sanitaire, la crise écologique, les arts et la culture, le discours sur la guerre…) ? Par quelles médiations ce principe s'impose-t-il à tous ces niveaux discursifs et symboliques comme le trait distinctif d'une époque, la crise de notre temps ?

2. Certains des textes de ce livre ont été publiés sous des formes différentes entre 2008 et 2023 dans divers périodiques : *Le Monde*, *Libération*, *Les Inrocks*, *Mediapart*, *Slate*, *AOC media*.

Quoi de commun entre les images de réfugiés qui envahissent nos écrans et l'ours bleu Waldo de la série *Black Mirror* ? Le virus de la série *Hot Skull* qui détruit le langage et se transmet par l'ouïe et la généralisation du *trash-talk* dans les médias et sur les réseaux sociaux *?* Quel rapport entre la *sextape* de Michel Houellebecq et la photo d'identification judiciaire de Donald Trump ?

Les émissions de télé-réalité qui ont émergé à partir des années 2000 partout dans le monde ont-elles été le laboratoire du confinement de 2020 ? Que penser de la figure du Gilet jaune dans les nouvelles formes de luttes sociales ? Et comment une simple casserole est-elle devenue en France le symbole des manifestations contre la réforme des retraites ? Comment le réseau social TikTok promeut-il l'idéal-type de l'influenceur ? Autant de questions qui agitent notre actualité et témoignent de cette force obscure qui ne vise pas à instituer un ordre social mais à le discréditer. Partout, le discrédit établit sa légitimité de manière paradoxale, non pas en se fondant sur le crédit au cœur du pacte de représentation, mais sur le discrédit qui mine toute croyance. Est fameux ce qui jette le trouble, renverse le sacré en profanation, retourne la réputation en infamie et emprunte ses formes au carnaval et au travestissement grotesque.

Confronté à la pandémie du coronavirus, le discrédit a pleinement démontré son pouvoir de dissémination. Il s'est étendu à tous les discours autorisés, politiques, médiatiques, scientifiques, épidémiologiques. Des charlatans se sont improvisés

experts épidémiologistes et des experts épidémiologistes se sont révélés des charlatans. La peur ancestrale des épidémies a muté sur les réseaux sociaux en un complotisme généralisé. Elle a forgé une nouvelle classe d'hommes politiques[3] qui a élevé le pouvoir grotesque au rang d'un modèle postwébérien de domination légitime.

La question que pose ce livre peut être résumée ainsi : comment la laideur, l'infâme, l'indigne sont-ils devenus *désirables* dans nos sociétés ? Comment la notoriété s'acquiert-elle sur les réseaux sociaux au prix du discrédit jeté sur toutes les formes de discours et d'action légitime ?

Pour expliquer cette propagation du discrédit, on a souvent recours au concept un peu fourre-tout de populisme ou à des notions plus précises de contagion, d'« épidémies thématiques » (Peter Sloterdijk) ou de « viralité » (Jean Baudrillard)[4] voire d'« affinité élective » un concept venu de l'alchimie ou de la littérature romantique (Goethe). Dans le premier chapitre de ce livre, j'évoque ainsi « une sorte d'affinité élective entre le monde de la finance et l'élection de Donald Trump. Une telle affinité élective s'est trouvée confirmée en septembre 2019 par

3. Christian Salmon, *La Tyrannie des bouffons. Sur le pouvoir grotesque,* Les Liens qui Libèrent, poche, 2023.

4. « La viralité, c'est la pathologie des circuits fermés, des circuits intégrés, de la promiscuité et de la réaction en chaîne. » (Jean Baudrillard, *La Transparence du mal*, Galilée, 1990). Peter Sloterdijk parle des « épidémies thématiques » qui propagent de véritables « infections d'opinions ». (*Ni le soleil ni la mort*, Fayard, 2003). Les deux philosophes doivent être crédités d'une certaine clairvoyance, s'exprimant avant l'existence des réseaux sociaux.

la banque d'investissement JP Morgan Chase qui a créé un indice destiné à mesurer l'impact des tweets de Trump sur les rendements obligataires américains[5]. Le concept d'« affinité élective » peut éclairer la convergence de certains phénomènes hétérogènes. Max Weber désignait ainsi le rapport d'attraction et de convergence qui existe entre des formes culturelles – religieuses, intellectuelles, politiques ou économiques – a priori hétérogènes. Mais il s'agit d'une explication plus intuitive et subjective que rationnelle et qui ne saurait se substituer à d'autres paradigmes analytiques…

La théorie des fractales du mathématicien franco-américain Benoît Mandelbrot est particulièrement éclairante. Elle permet de décrire des figures fragmentées, aux contours irréguliers mais dont la structure est répétitive ; leur forme est identique, quelle que soit l'échelle à laquelle on les observe. Mandelbrot s'est distingué tout au long d'une carrière riche en découvertes, en décelant de la simplicité et même de la beauté là où les autres ne voyaient que désordre inextricable.

5. Dans *l'Ère du clash*, je citais un échange avec l'économiste Ivan Ascher qui penchait lui aussi pour une « affinité élective » entre Donald Trump et le monde de la finance. « Les marchés financiers, de nos jours, sont principalement des marchés dérivés. Un gestionnaire de fonds de pension tire bénéfice de la vulnérabilité accrue de ceux dont il gère les fonds, tout comme il est possible qu'une compagnie d'assurances profite d'une augmentation apparente du taux de criminalité. L'ascension d'un démagogue comme Donald Trump ne fait pas obstacle aux intérêts des financiers de Wall Street, dont beaucoup sont en position de bénéficier d'une volatilité accrue. »

La clé de voûte de sa théorie est une idée à la fois simple et difficile à saisir : l'« autosimilarité » selon laquelle la partie est structurée comme le tout. La théorie des fractales permet de penser à la fois le fractionnement extrême des habitus culturels et leur convergence réticulaire. Ce principe d'autosimilarité peut s'appliquer à de nombreux phénomènes naturels. Un exemple de ces fractales que Benoît Mandelbrot donnait à ses élèves par souci pédagogique (et non sans une certaine espièglerie) était… le chou Romanesco ! Sa forme générale est un cône, lui-même constitué de cônes plus petits, disposés en spirale. Mais il a étendu le champ des « objets fractals » à des sujets aussi différents que la transmission de signaux, la turbulence, la structure des savons, le relief terrestre, les cratères de la Lune, la distribution des galaxies. Il avait commencé par s'intéresser à la structure du langage, aux taxonomies, à la distribution des revenus, aux variations spéculatives des prix. De 1975 à 1984, Mandelbrot apporte des contributions majeures à la dynamique des fluides… Les fractales ont connu de nombreuses applications en hydrologie, en météorologie, en acoustique, et dans les processus biologiques de diffusion tels que la respiration et le métabolisme. Les situations critiques sont au cœur de ses recherches qui débouchent sur des problèmes liés aux propagations, épidémies, invasions, déflagrations et donc à des phénomènes culturels comme le discrédit.

Parler de fractales du discrédit permet de mettre en lumière trois caractéristiques spécifiques du phénomène :

1. La récursivité.

Les fractales comme le discrédit sont générées par un processus circulaire, une boucle (*loop*) dans laquelle le point de sortie (*output*) d'un niveau devient le début (*input*) du suivant, également nommé *feedback*. L'expansion du discrédit obéit à un principe de récursivité.

2. Le jeu d'échelle (*scaling*).

Les fractales du discrédit possèdent la même configuration aux différentes échelles à l'intérieur du domaine considéré.

3. L'autosimilarité (*self-similarity*).

Les fractales du discrédit se reproduisent selon une configuration identique. Elles reproduisent la forme de leur structure mère. La configuration du discrédit est la manifestation du principe d'autosimilarité.

> « La structure du Web et les dynamiques sociales qui s'y déploient peuvent être éclairées par l'analogie avec les formes fractales, confirme Christophe Bruno, docteur en physique théorique et net-artiste. Cette perspective révèle comment, à l'instar de Google qui se positionne comme un hub central, le Web s'organise en une hiérarchie de hubs d'importance décroissante, créant une structure complexe et qui évolue sous l'influence de multiples acteurs, jusqu'au "bas" de la blogosphère. Les notions de "force des liens faibles" et de "petit monde" sont cruciales pour comprendre la viralité de l'information au sein de ces réseaux. La

> distribution de la visibilité et de l'influence suit une "longue traîne", analogue à la loi de Pareto en économie ou loi des 80/20. Faire le lien avec l'idée du discrédit me semble excellent : le crédit social s'inscrit dans une logique qui rappelle celle de la "longue traîne", comme tout "star-système informationnel", et le discrédit social également, en miroir. La dynamique iconoclaste du discrédit contemporain est liée à cette phénoménologie des réseaux complexes[6]. »

Dans un article fameux de la revue *Le Débat*, « Les fractales, les monstres et la beauté », Benoît Mandelbrot rappelait que la chronique des sciences a ses histoires de sorciers et de contes de fées. « Un sorcier crée un monstre… Le monstre lâché, les paysans lui refusent l'entrée de leurs villages, car les histoires qu'on raconte à son sujet les effraient autant qu'elles forcent leur incrédulité. » Voilà donc le démon du discrédit qui réapparaît à la croisée de la chronique scientifique et de l'anthropologie des mythes contemporains. Nous ne nous sommes pas très éloignés de l'examen des mythologies contemporaines et de leur rapport avec le phénomène du discrédit. Comme on va le voir, ce n'est nullement une rencontre de hasard.

Les fractales de Mandelbrot permettent d'éclairer une sorte de loi de gravitation symbolique qui attire tous les référents culturels vers le bas (la formation des mythologies mineures,

6. Christophe Bruno, correspondance avec l'auteur. Voir plus loin l'article « Capitalisme sémantique » qui rend compte de son travail de net-artiste, très éclairant pour la thématique de ce livre.

des icônes, des modes, etc.). « Il y a bien une sorte de loi de "gravitation", *top-down*, qui ruisselle vers le bas de la longue traîne, vers l'invisibilité, contrebalancée par des phénomènes émergents, dits *bottom-up* », confirme Christophe Bruno.

Ainsi assiste-t-on à un renversement de l'axe de légitimation des conduites et des idéaux-types (du digne à l'indigne, du haut vers le bas, du beau au laid, etc.) qui soumet à la tyrannie de la notoriété infamante toute activité de représentation symbolique. La politique troque l'incarnation contre l'exhibition, la culture régresse en une sous-culture de l'incrédulité, les formes grotesques du rabaissement carnavalesque s'étendent à toutes les activités soumises à *la fractale du discrédit*.

Ce livre rassemble quelques-uns des mythes de cette sous-culture de l'incrédulité. Il dresse un inventaire subjectif (et non exhaustif) des mythologies du discrédit qui peuplent notre « palais d'imagination », selon le mot de Paul Veyne[7], cet espace d'incrédulité partagé qui structure notre imaginaire au début du XXIe siècle. Leur choix s'est imposé sans autre règle que la surprise, l'effroi, l'effarement qui nous saisit devant le surgissement de l'improbable, de l'abject, du scandaleux. Une constellation de mythes et d'objets symboliques exposés à la

7. Veyne qualifiait de « palais d'imagination », l'espace « de croyance partagée propre à une société et qui la constitue comme telle ». Lorsque la croyance partagée cède la place au discrédit général, la société tend à se constituer autour d'un imaginaire de destitution. (Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Points, 2014.)

puissance dissolvante du discrédit. Qu'il prenne la forme du discrédit de la parole et du personnel politique, des objets culturels plébiscités par les réseaux sociaux, des performances des influenceurs ou des youtubeurs, du discours sur la guerre véhiculé par TikTok, le discrédit se manifeste tel un carnaval à travers un arc-en-ciel d'habitus, de pratiques et de mythes qui épousent la courbure d'un seul et même phénomène qui donne sa forme au monde. De ses formes carnavalesques les plus caricaturales qui se sont manifestées depuis le Brexit et l'élection de Trump jusqu'à celles de Jair Bolsonaro au Brésil et de Javier Milei en Argentine. De l'effacement de la figure de l'*homo politicus* tel que nous le connaissions depuis deux siècles au surgissement des émeutes populaires (Gilets jaunes, concerts de casseroles, feux de poubelle) et ses formes d'occupation sauvage de l'espace public. Des nouvelles performances individuelles apparues sur les réseaux sociaux comme TikTok à la faveur du confinement (défis, challenge, transgressions) aux nouveaux rapports homme-machine (cyborgs), du mythe de la jeune fille à l'idéal-type de l'influenceur, de la *sextape* de l'Écrivain national à la dévoration des attentions, des mots et des corps mise en œuvre par les algorithmes des Gafam jusqu'à l'offuscation des images via les smartphones, véritables rituels de dés-apparition sur la scène publique…

Le livre s'efforce d'ordonner ce brouillard de pratiques autour de quelques mots clés qui sont autant d'opérations, de scènes ou de strates de délégitimation. Carnavalisation, Éclipse, Meutes, Dévoration, Confinement, Offuscation… Un « essaim » de mots plutôt qu'un ordre discursif ou une narration. Un

« essaim » de mots, c'est le titre que la romancière italienne Elena Ferrante a choisi de donner au recueil de ses écrits non fictionnels : *Frantumaglia*, qui signifie dans le dialecte napolitain de sa mère un « fouillis de fragments ». Sa mère l'utilisait pour décrire ce sentiment d'être « secouée par des sensations contradictoires qui la déchiraient ». Elle se disait en proie à la *frantumaglia*. Essaim, agrégat de pensées contradictoires, qui exprime la dissonance, le doute propre à l'état de discrédit mais aussi le mouvement, les fuites, les digressions, une route ouverte, un chantier dans lequel le lecteur est invité à s'aventurer. C'est tout le projet et l'inconfort de ce livre.

1.
Carnaval

« Une certaine carnavalisation de la conscience précède toujours, en les préparant, les grands revirements. »

Mikhail Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance.*